

**L'INTEGRATION URBAINE
DES POPULATIONS MIGRANTES
A VIENNE AU XVIII^e SIECLE**

par René FAVIER

L'importance des mouvements migratoires a été, on le sait, un des traits les plus caractéristiques du XVIII^e siècle. De nombreuses études (en particulier celles de J.P. Poussou (1)) ont permis de préciser le comportement de ces populations migrantes, les aires de déprêt, les voies du cheminement. L'intégration de ces populations en milieu urbain est, elle aussi, un des objets privilégiés de la recherche sur les mouvements migratoires. Dans quelle mesure ces migrants s'établissent-ils de manière définitive ? Comment s'intègrent-ils dans les quartiers, dans le monde du travail, comment entrent-ils dans "l'économie urbaine" (2) ?

Dans cette perspective, les actes de mariages sont une source souvent fort riche. Encore faut-il pour cela que le nombre des paroisses urbaines soit suffisamment important pour pouvoir saisir avec assez de précision la ventilation des migrants par quartier. C'est tout l'avantage de la ville dauphinoise de Vienne de posséder, pour une population qui ne dépasse pas 8000 habitants au début du XVIII^e siècle, 11000 à la fin, un nombre important de paroisses. Elles sont 7 jusqu'en 1771 : Saint-Georges, au sud, paroisse essentiellement rurale qui déborde largement hors des murs de la ville ; Saint-Sévère dans le faubourg nord, au-delà du petit affluent du Rhône, la Gère Saint-Martin, sur la rive droite de cette rivière, jusqu'au faubourg est de Pont-Evêque enfin, les quatre paroisses du centre, Saint-André-le-Haut, Saint-André-le-Bas, Notre-Dame-de-la-Vie et Saint-Ferréol. Cette dernière, de petite dimension, peu peuplée fut réunie à la demande des habitants en 1771 à celle toute proche de Notre-Dame-de-la-Vie (3). Malgré cette disparition, la ville présente encore, avec environ 1800 habitants en moyenne par paroisse, un bon champ d'observation pour la répartition en son sein des populations immigrées.

Croissance urbaine et immigration

La vieille cite romaine a connu, au cours du XVIII^e siècle, une croissance importante. Il est vrai qu'elle partait de bien bas, la fin du règne de Louis XIV ayant pour elle une période de forte récession. Les maladies épidémiques, plus encore les charges militaires, l'avaient durement affectée. "Le passage des troupes fatigue tellement les habitants qu'une grande partie ont déjà abandonné les maisons qu'ils occupent en sorte que les faubourgs sont presque inhabités, que même dans l'enceinte des murailles il y a beaucoup de maisons qui restent sans pouvoir être louées" (4). "Les maisons", écrit l'intendant Bouchu en 1702, "ne sont presque d'aucun revenu aux propriétaires parce que la plus grande partie des locataires n'y reste que lorsqu'il n'y a pas de grands passages de gens de guerre... Cela est si véritable qu'il y en a une partie qui sont fermées sans habitants. une autre partie désertes et ruinées"(5). Entre 1690 et 1715, la ville a perdu environ 1500 habitants (de 9000 à 7500).

La reprise s'amorce dès les années 1720, et, en 1740, la ville a retrouvé sa population de la fin du XVII^e siècle. Celle-ci atteint les 10000 habitants vers 1870, 11300 selon le recensement de 1791 (6). Cet essor de la population viennoise ne va pas sans bouleversements internes de la cité. Il affecte d'une manière très inégale les différentes paroisses. C'est la vallée de la Gère essentiellement qui est touchée par cette croissance (annexe 1) sur la rive gauche d'abord, au début du siècle, dans la paroisse Saint-André- Pont-Evêque (11).

Ces créations d'établissements industriels sont un facteur de renouveau de la population urbaine. C'est à des ouvriers spécialisés que les entreprises font appel initialement. Ainsi, les mineurs employés par François de Blunstein qui se marient à Vienne entre 1730 et 1739 sont tous venus de fort loin, un de Franche-Compte, cinq d'Allemagne (Saxe ou Hanovre). Il en va de même des trois employés de ses fonderies dont

l'origine est cependant moins lointaine (Vivarais ou sud du Dauphine).

Dans la fabrique de draps, on fait également venir de l'extérieur des ouvriers Spécialisés. Il n'y a en 1728 qu'un seul foulon, pas assez compétent et " personne dans le pays n'est assez entendu pour le mettre dans l'état où il doit "être" d'où le projet de Buisson de faire venir "un ouvrier propre à construire les foulons, que l'on ne peut tirer que de Hollande, seul endroit où l'on fait ces sortes d'artifices dans la perfection" (12): Cette politique d'appel à une main-d'oeuvre étrangère bénéficie d'ailleurs d'un appui ferme du consulat urbain qui y voit le moyen de repeupler la ville, "presque déserte de menu peuple", et de soulager d'autant les autres habitants d'une partie des charges auxquelles ils sont soumis. Le 1 juin 1728, l'Assemblée de ville décide ainsi "que ledit Buisson et sa société seront à l'avenir traités modérément ainsi que les dits ouvriers principaux aux impositions qui se feront et sont accoutumées de se faire en cette ville, et qu'ils seront exemptés du logement personnel des gens de guerre" (13). Les besoins de l'entreprise et les avantages accordés par la ville se conjuguent ainsi pour attirer de nouveaux habitants.

Dans la première phase du développement de l'industrie du drap à Vienne , les non-Viennois sont les plus nombreux parmi les ouvriers. Sur 27 mariés entre 1730 et 1739, 17 ne sont pas nés dans la ville, plus de la moitié d'entre eux tenant de provinces éloignées (Champagne, Hainaut, Cambrais, Lorraine, Alsace, Orléanais).

Dans la deuxième moitié du siècle, cette immigration est relayée par une autre moins lointaine et moins régénératrice de l'économie urbaine. Peu à peu les étrangers ont instruit "ceux de la province qui ont voulu embrasser ce Party", les ont dressés "à filer au tour à la Hollandaise, quoi ils ont très bien réussi" (14). Dans la décennie 1780-1789, la place relative des immigrés tend ainsi à diminuer au sein de la population ouvrière dans ce secteur d'activité. Sur 189 mariés, 74 seulement (39 %) sont des nouveaux Viennois, dont les deux tiers (49) d'origine dauphinoise. Ils n'en constituent pas moins le groupe le plus nombreux des nouveaux habitants, celui qui confère à l'immigration viennoise son originalité (annexe 3). Ils dépassent nettement le groupe, pourtant -traditionnellement important, du commerce et du petit artisanat dont la place reste stable dans l'immigration viennoise au cours du siècle. L'autre originalité de la fin du siècle est la place prise par le secteur du bâtiment et des travaux Publics (17 des immigrants); en raison de l'importance des travaux d'aménagements urbains entrepris après 1760 (construction de quais, alignement des rues.)

Distribution dans la ville et intégration par le mariage des nouveaux habitants

Les nouveaux habitants se répartissent très inégalement entre les différentes paroisses de la ville, d'une manière qui ne doit rien au hasard (annexes 4 et 5). Les paroisses les plus réceptives sont celles où se sont le plus renouvelées les activités urbaines au cours du siècle. Celles de la vallée de la Gère d'abord, et en particulier Saint-Martin qui accueille à elle seule le tiers des hommes venus s'établir à Vienne plus du quart des femmes dans la décennie 1780-1789. Cette paroisse est celle où s'est développée l'industrie du drap. C'est sur le lieu de leur travail que s'installent les ouvriers venus de l'extérieur de la ville : ils sont trois sur quatre entre 1780 et 1789 à y habiter, plus nombreux que les Viennois de souche travaillant dans la même industrie (63 %). La paroisse Notre-Dame-de-la-Vie connaît elle aussi une augmentation importante, mais plus tardive (après 1750) de sa population immigrée (il est cependant à noter que cette augmentation est artificiellement grossie en raison de la mauvaise qualité de l'enregistrement des actes de mariage dans la paroisse Saint-Ferréol entre 1730 et 1739). Cet essor rend compte du développement des activités commerciales de

la ville au cours du siècle : près de la moitié des nouveaux habitants de cette paroisse travaille dans les secteurs du commerce ou du petit artisanat à la fin du siècle. Sans connaître le même développement, la paroisse Saint-André-le-Bas conserve un niveau d'immigration élevé et stable, bénéficiant à la fois de l'installation de certains ouvriers en drap, mais surtout du développement commercial. C'est même dans cette paroisse, traditionnellement commerçante, que les commerçants et petits artisans étrangers 4 la ville viennent le plus nombreux. Comme à Notre-Dame-de-la-Vie, ils s'y installent proportionnellement plus souvent que les Viennois de souche eux-mêmes (annexe 6). Ainsi, c'est dans les quartiers en expansion économique, sur les lieux du travail, que s'installent les immigrants. A l'inverse, la paroisse rural de Saint-Georges n'accueille pas plus de nouveaux venus la fin du XVIIIe siècle qu'au début. Sa place relative diminue de même que celle de Saint-Sévère pour les raisons déjà évoquées plus haut.

Le comportement des hommes et des femmes immigrées dans la ville apparaît sensiblement différent (annexe 7). Les premiers s'y intègrent mieux que les secondes. Six hommes sur dix (contre quatre femmes seulement), tant au début qu'à la fin du siècle, ont pour conjoint une Viennoise de naissance. A l'inverse, ils ne sont que 12 % entre 1730-1739, 5 % entre 1780-1789 à aller chercher hors de la ville leurs épouses, alors que les femmes le font deux fois plus souvent (respectivement 23,4 % et 11,5 %). A la fin du siècle, c'est parmi les immigrés dans la ville que celles-ci trouvent le plus souvent leurs maris (46 %). L'intégration des femmes apparaît ainsi plus lente, plus difficile que celle des hommes. Ceux-ci, par un mariage plus habituel avec des Viennoises sont plus vite assimilés par la société citadine. La fréquence varie toutefois avec leur profession (annexe i;). Si les travailleurs du drap ou du bâtiment trouvent souvent leurs femmes dans la ville, l'intégration dans cette société viennoise est beaucoup plus difficile dans le monde de la domesticité.

C'est par ailleurs faseilla paroisse où ils sont eux-mêmes établis que les nouveaux Viennois trouvent le plus souvent leurs conjoints (annexe 9). L'observation est valable pour les hommes comme pour les femmes, mais plus nette pour les premiers que pour les secondes. Cette stabilité dans la paroisse est aussi plus forte pour les nouveaux habitants que pour ceux qui sont nés dans la ville. Elle est particulièrement importante dans la paroisse Saint-Martin : près de neuf sur dix des immigrés qui y sont établis y trouvent leurs conjoints entre 1780 et 1789. A la même époque, elle est nettement plus faible dans la paroisse Notre-Dame-de-la-Vie, plus commerçante, plus mobile. Plus souvent que les Viennois de naissance, c'est dans la paroisse où ils exercent leurs activités que se marient les nouveaux habitants : 73 % des ouvriers en drap, 71 % des artisans et commerçants immigrés se marient avec des filles de leur propre paroisse; parmi les Viennois de naissance, ils ne sont respectivement que 50 % et 42,5 %.

Il est à noter enfin, qu'autant qu'on puisse la mesurer, il existe une endogamie sociale assez prononcée. Près de six ouvriers en drap sur dix épousent une fille d'ouvriers ou de journaliers, plus d'un sur quatre des filles de drajiers. Ils ne sont à l'inverse que 10 % (contre 21,5 % chez les Viennois de naissance) à épouser des filles de vigneron.

Barrières et solidarités

Manifestation de l'établissement des étrangers dans la ville, le mariage n'est pas le seul facteur de leur intégration dans la société urbaine. Celle-ci fait entrer en jeu d'autres éléments les liens et les solidarités existants entre les nouveaux venus ; leur origine rurale ou citadine, c'est-à-dire leur plus ou moins grande connaissance des clés de la vie urbaine; par-

fois le niveau de l'alphabétisation.

L'accueil des nouveaux habitants est souvent facilité par l'existence d'un noyau plus ou moins important de gens d'origine identique. Ainsi, les employés de François de Blumenstein dont cinq sur six sont Allemands habitent tous dans la paroisse Saint-Martin entre 1730 et 1739. De Même, à la fin du siècle, existent de petites communautés de charpentiers du Languedoc (de la région de Toulouse essentiellement) ou de maçons, Limousins et Auvergnats : ceux-ci sont au nombre de 15 sur les 39 maçons se mariant dans la ville entre 1780 et 1789 et représentent 83,3 % des nouveaux venus de leur profession. Ces milieux, qui ne sont pas fermés sur eux-mêmes (on en verra pour preuve le fait même que leurs membres se marient avec des filles de la ville) peuvent faciliter sinon toujours l'insertion urbaine, du moins l'installation des nouveaux venus.

De même, des réseaux de solidarité ancestraux doivent exister pour accueillir les populations de l'arrière-pays viennois. La grande masse des nouveaux habitants est en effet d'une origine rurale et proche (annexes 10 et 15 bis). Ils viennent pour la plupart d'un bassin démographique aux limites à peu près stables du début du XVIIe siècle au moins à celui du XIXe siècle, et qui constitue un de ces "phénomène de cristallisation millénaires" dont parle J.C. Perrot. Il n'est sûrement pas sans importance que la vallée de la Gère soit l'axe de pénétration traditionnel dans la ville par l'est, le lieu de passage privilégié des denrées et des hommes de l'arrière-pays viennois. Les nombreux ouvriers qui viennent s'y établir au XVIIIe siècle ne font que s'inscrire dans un cheminement séculaire. Il n'y a pour eux aucun dépaysement lors de leur arrivée à la ville.

La plus ou moins grande facilité avec laquelle les nouveaux venus s'intègrent dans la ville varie également en fonction de leur origine rurale ou citadine. Comme à Caen à la même époque (15), il y a à Vienne deux populations migrantes distinctes. La première, minoritaire, est d'origine citadine. Elle est aussi plus masculine que féminine. On constate cependant que si la place de l'immigration féminine d'origine urbaine reste approximativement stable au cours du siècle entre 12,8 et 15 %, venues pour la plupart de l'extérieur de la province), celle des hommes diminue sensiblement : ils sont 34,4 % entre 1730 et 1739 à venir d'une autre ville, ils ne sont plus que 21,1 % entre 1780 et 1789. L'importance de cette immigration d'origine citadine au début du siècle résulte du renouvellement de l'économie viennoise. Plus volontaire, elle est le fait d'individus qui détiennent les clés du savoir-faire, particulièrement dans l'industrie d.w 'rap. Elle se prolonge au cours du siècle essentiellement dans les milieux du commerce et de l'artisanat, et reste relativement élevée entre 1780 et 1789 dans les paroisses du centre (Notre-Dame-de-la-Vie et Saint-André-le-Bas), dans le faubourg nord (Saint-Sévère), et surtout au sud, dans la paroisse Saint-Georges qui devient à la fin du siècle une paroisse plus résidentielle.

Pour les nouveaux venus d'origine rurale, la greffe urbaine est toujours plus difficile, dépourvus qu'ils sont de la plupart des clés de la vie citadine. C'est vrai tout particulièrement des femmes qui souffrent, plus que les hommes de l'absence de compétences et de la sous-alphabétisation. Si chez les hommes, l'alphabétisation des nouveaux venus est en effet à peu près comparable à celle des Viennois de naissance, il en va très différemment chez les femmes : 11,7 % seulement savent signer, contre 33,4 % pour les femmes nées dans la ville. Plus souvent que pour les hommes, leur intégration dans la société urbaine doit passer par l'apprentissage de l'écriture. Si nous sortons du monde de l'écrit, il est cependant possible de penser que l'intégration de ces populations rurales d'origine proche a pu être facilitée par la communauté du langage provincial, communauté dont étaient exclus les immigrants

d'origine plus lointaine. Pour les ouvriers drapiers, elle a sans doute été aussi accélérée par l'existence d'un artisanat rural très largement dispersé autour de Vienne au XVIII^e siècle. Les ouvriers viennent souvent des régions, Ces villages où se trouvent installés des métiers travaillant pour les marchands-fabriquants de la ville (16). Leur intégration est ainsi préparée par le travail salarié à la campagne. Il y a passage de ce dernier au travail urbain pour ceux qui ne trouvent pas à s'employer sur place, ou qui sont attirés vers la ville par la promesse de salaires plus élevés.

Conclusion

La quasi unicité de la source utilisée, aussi riche soit-elle, ne permet pas de rendre compte de toute la complexité des problèmes posés par l'intégration urbaine des populations migrantes. La qualité parfois inégale des registres laisse sans doute échapper un certain nombre d'immigrants. Le document ignore en outre, par nature, les immigrants déjà mariés lors de leur installation dans la ville. Surtout il laisse de côté les phénomènes de rejet, les problèmes des immigrants célibataires et (ou) non intégrés. Le dépouillement (entrepris) des archives hospitalières n'a donné que de médiocres résultats, la profession des décédés n'étant que très exceptionnellement indiquée.

Au total, l'exploitation des actes de mariages permet cependant d'avancer un certain nombre de conclusions. L'intégration des nouveaux habitants passe par une faible dispersion dans la ville. Ils se concentrent là où se trouvent les possibilités d'accueil les plus importantes, dans le quartier ouvrier de Saint--Martin, là également où, pour les commerçants ou les artisans, les affaires ont le plus de chances d'être prospères, dans le centre de la ville. Ils semblent paradoxalement plus attachés à leurs quartiers que les Viennois de naissance, ils s'y marient en tout cas plus souvent. Enfin, l'intégration des nouveaux venus se fait sans véritable osmose sociale, ni entre eux, ni avec les anciens habitants. C'est pour l'essentiel en marge de la vieille société viennoise que s'intègrent les ouvriers drapiers qui assurent pourtant la plus grande partie de la croissance de la ville au XVIII^e siècle.

NOTES

- 1) J.P. POUSSOU, Les relations villes-campagnes en Aquitaine dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle : quelques réflexions méthodologiques sur les attractions urbaines et les échanges migratoires, Démographie urbaine, X^e-XVIII^e siècle, Centre d'histoire économique et sociale de la région lyonnaise, 1977, pp. 185-206. Thèse à paraître J.C. PERRET, Genèse d'une ville moderne. Caen au XVIII^e siècle, Paris-La Haye, 1975, pp. 303-306. M. VOVELLE, Gavots et italiens à Marseille, in Provence Historique, avril-juin 1977, pp. 137-169
- 2) A.C. Vienne, BB 208, requête des habitants de la paroisse Saint-Ferréol à l'archevêque de Vienne, novembre 1760
C. FAURE, La suppression de la paroisse Saint-Ferréol de Vienne, in Vienna, 1924, 7^e fascicule, pp. 159-161
- 3) A.C. Vienne, CC 28, n° 2, 27 novembre 1708
- 4) A.D. Isère, II C 318, Révision des feux, t.9, Vienne, f 1. 1828-1848
- 5) A.D. Isère, L 220
- 6) R. FAVIER, Une ville face au développement de la circulation au XVIII^e siècle : Vienne en Dauphiné, in Actes du 100^e Congrès National des Sociétés Savantes (Paris, 1975), Paris, 1977, pp. 53-62
- 7) Nous n'avons considéré comme nouveaux Viennois que ceux, hommes ou femmes pour lesquels sont mentionnés l'origine et l'établissement dans la ville, ainsi que les femmes qui, par leur mariage avec un Viennois, sont amenées à s'établir dans la ville.
- 8) P. LEON, La suffisance de la grande industrie en Dauphiné (fin du XVIII^e siècle-1869), Paris, 1954, t.1, en particulier pp.73, 202-203, 258.
- 9) A.D. Isère, II C 98, ta° 11
- 10) P. LEON, ouvrage cité, p. 203
- 11) A.D. Isère, II C 98, 11
- 12) Id. A.C. Vienne, BB 193, fol. 23, 1 juin 1728
- 13) A.D. Isère, II C 98, n° 11
- 14) J.C. PERROT, ouvrage cité, p.305
- 15) P. LEON, ouvrage cité, p. 29

Années	1730 - 1739		1780 - 1789	
St-Sévère	31	17,2 %	45	15,1 %
N.D.de-la-Vie et St-Ferréol	6	3,3 %	37	12,4 %
St-Georges	23	12,7 %	25	8,3 %
St-André-le-Haut	17	9,4 %	28	9,3 %
St-André-le-Bas	38	21,1 %	63	21,1 %
St-Martin	65	36,1 %	100	33,5 %
TOTAL	180		298	

Annexe 4 Répartition par paroisse des nouveaux Viennois (hommes)

Années	1730 - 1739		1780 - 1789	
St-Sévère	29	21,9 %	30	15 %
N.D.de-la-Vie et St-Ferréol	9	6,8 %	39	19,5 %
St-Georges	17	12,8 %	17	8,5 %
St-André-le-Haut	14	10,6 %	14	7 %
St-André-le-Bas	34	25,7 %	47	23,5 %
St-Martin	29	21,9 %	53	26,5 %
TOTAL	132		200	

Annexe 5 Répartition par paroisse des nouveaux Viennois (femmes)

	Viennois de souche		Nouveaux Viennois	
St-Sève	10	13,6 %	5	9,6 %
N.D.de-la-Vie et St-Ferréol	11	15 %	14	26,9 %
St-Georges	2	2,7 %		
St-André-le-Haut	9	12,3 %	5	9,6 %
St-André-le-Bas	21	28,7 %	20	38,4 %
St-Martin	20	27,3 %	8	15,3 %
TOTAL	73		52	

Annexe 6. Viennois de souche et nouveaux Viennois travaillant dans les secteurs du commerce et du petit artisanat (1780-1789)

Années	1730-1739		1780-1789	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
V.	109	60,5 %	52	39,3 %
N.V.	22	12,2 %	31	23,4 %
N.V.O.	49	27,2 %	49	37,1 %
TOTAL	180		132	

Annexe 7. Origine des conjoints des nouveaux Viennois.

V. = Viennois ; N.V. = non Viennois ; N.V.O. = non Viennois d'origine

Professions	ouvriers en drap		commerce et artisanat		bâtiment		domesticité	
V.	54	72,9 %	31	59,6 %	33	68,7 %	8	33,3 %
N.V.	1	1,3 %	3	5,7 %	2	4,1 %	3	12,5 %
N.V.O.	19	25,6 %	18	34,6 %	13	27 %	13	54,1 %
TOTAL	74		52		48		24	

Annexe f. Variation de l'origine des femmes des nouveaux Viennois en fonction de la profession des maris (1780-1789)

ANNÉES	1730-1739		1780-1789					
	V.	N.V.O.	V.	N.V.O.				
St-Martin	44	61,1 %	41	78,8 %	82	76,6 %	84	88,4 %
St-André-le-Haut	21	70 %	10	71,4 %	27	58,6 %	22	73,3 %
St-André-le-Bas	20	66,6 %	21	72,4 %	24	52,1 %	43	78,1 %
N.D.de-la-Vie	9	75 %	4	80 %	19	50 %	23	71,6 %
St-Sévère	52	81,2 %	23	85,1 %	51	79,6 %	34	87,1 %
TOTAL	146	70,1 %	99	77,9 %	203	67,4 %	206	82 %

Annexe g. Viennois et nouveaux Viennois épousant une femme de leur propre paroisse (les paroisses Saint-Ferréol et Saint-Georges n'étant pas prises en compte en raison de l'imprécision des registres). Le pourcentage est calculé sur la base de la totalité des hommes de ces paroisses qui épousent une Viennoise;

Années	1730-1739			1780-1789		
	T	D	ND	T	D	ND
St-Sévère	24,2	4,5	63,6	25,5	11,7	34,6
N.D.de-la-Vie et St-Ferréol	33,3	40	0	27,6	13	41,6
St-Georges	21	18,1	20	42,1	0	66,6
St-André-le-Haut	27,7	7,6	80	11,5	5,5	25
St-André-le-Bas	46,3	31,5	55	29	6,8	48,4
St-Martin	38	8,8	72,4	9,9	1,5	25
TOTAL	34,4	15,4	61,8	21,1	5,6	38,8

Annexe 1) Immigrants d'origine citadine (hommes). Chiffres donnés en pourcentage par rapport à la totalité des immigrants
D = Dauphinois ; ND = non Dauphinois

Années	1730-1739			1780-1789		
	T	D	ND	T	D	ND
St-Sévère	10,3	4	50	23,3	5,5	50
N.D.de-la-Vie et St-Ferréol	11,1	11,1	0	15,3	12,9	25
St-Georges	5,8	2,9	16,6	5,8	0	20
St-André-le-Haut	0	0	0	14,2	9	33,3
St-André-le-Bas	17,6	0	60	12,7	5,1	50
St-Martin	20,6	4,7	62,5	15	2,6	46,6
TOTAL	12,8	2,9	46,6	15	6	41,1

Annexe 10 bis Immigrants d'origine citadine (femmes)